

VICTORIA REDEL



NOUS AVANT TOUT LE RESTE



Flammarion

# VICTORIA REDEL

## NOUS AVANT TOUT LE RESTE

Sur cette photo, ce sont elles avant tout le reste. Elles ? Cinq amies d'enfance réunies pour quelques jours dans la maison d'Anna en plein Massachusetts. Tout le reste ? C'est ce qu'elles ont traversé, chacune, parfois ensemble, des quatre cents coups de l'adolescence jusqu'aux femmes qu'elles sont devenues, c'est-à-dire la vie et son cortège de mariages, séparations, enfants, drames et joies. Aujourd'hui le temps a passé et Anna, la forte tête du groupe, est malade. Mais pour l'heure, il y a encore cette amitié qui a survécu à tout et qui est, elle, plus vivante que jamais.

Avec ce roman dont la forme éclatée en fragments fait écho au « puzzle de la mémoire » que nous portons en chacun de nous, Victoria Redel signe une très belle ode à l'amitié à travers cinq portraits de femmes plus vraies que nature et réveille les questionnements qui nous traversent à toutes les étapes de la vie.

---

« À la fois dur et tendre, drôle et triste, ce roman magnifiquement écrit met en lumière le mouvement perpétuel de ces merveilleuses amitiés qui durent une vie entière. »

Siri Hustvedt

« Sublime, cette œuvre majeure est un éblouissement sans fin. »  
Michael Cunningham

---

**VICTORIA REDEL** est l'auteure de plusieurs œuvres de fiction et de poésie. Son premier roman, *Loverboy*, a figuré sur la liste des « meilleurs livres de l'année » du Los Angeles Times. *Nous avant tout le reste* est son premier livre publié en France. Elle vit à New York.

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Rose Labourie

Flammarion

Nous avant tout le reste



Victoria REDEL

# Nous avant tout le reste

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Rose Labourie*

Flammarion

Titre original : *Before Everything*  
Éditeur original : Viking, une division de Penguin Random House, LLC  
© Victoria Redel, 2017  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2018  
ISBN : 978-2-0814-3304-5

*Pour Nancy et les filles*



*Praise to them, how they loved it, when they could.*

Adrienne Rich



FIN MARS 2013



### *Simplement*

Un jour de fin mars où on sentait l'arrière-goût boueux du printemps, Anna reçut les résultats des derniers scans. Anna, qui s'en était bien sortie jusque-là – avec deux ou trois rétablissements miraculeux à son actif –, déclara simplement : « J'arrête là. »

### *Étoile de mer*

Anna ne se rappelait pas être allée au salon, mais la voilà sur le canapé, et elles sont là – Helen, Ming, Caroline, Molly –, ses plus vieilles amies. Quand étaient-elles arrivées ? Qui les avait prévenues ? Elle avait laissé les coups de fil quotidiens d'Helen tomber sur le répondeur. Non, bien sûr, elle avait décroché en pensant que c'était un de ses enfants. Mais c'était Ming. Elle l'avait mise au parfum – depuis la rechute jusqu'aux soins palliatifs à domicile. Sans laisser de place aux questions. « Préviens les autres pour moi. »

« Surtout pas. » Elle avait frissonné en entendant Ming dire : « Je viens. On vient toutes, évidemment. »

Et elles étaient là, sa bande depuis l'enfance, et c'était bon de les voir rassemblées sous la voûte de son salon. Caroline, en train de raconter une anecdote sur sa sœur aînée, Elise, qui se mettait toujours dans des situations improbables. Caroline, en train de décrire une autre de ses crises, mais à sa manière habituelle, drôle, un peu résignée sans être sarcastique, jamais ironique, avec un amusement toujours contenu.

Comment avaient-elles fait pour venir jusqu'ici ? Anna le savait : elles avaient pris la voiture – depuis Great Barrington, Manhattan, Arlington, Larchmont –, mais tous ces déplacements lui semblaient inconcevables. Quitter la maison était inconcevable. Et puis l'écheveau d'autoroutes, de péages, de stations-service, sortir des portefeuilles de sacs à main ouverts sur le siège passager. Au-delà des efforts demandés, il lui semblait que le monde, avec son mouvement irrésistible, était un nœud inextricable ou une langue morte qu'elle avait autrefois comprise.

« Parlez plus fort », cria Ming. Elle était dans la cuisine en train de faire de la soupe. « Je ne veux rien louper. »

Anna écoutait l'histoire. Tant bien que mal. Elle riait avec les autres. Helen qui s'esclaffe joyeusement. Les yeux de Molly toujours pleins de larmes de rire et son gloussement étranglé et silencieux. Et la manie hilarante qu'a Caroline de gesticuler autant avec ses sourcils souples qu'avec ses mains en train de fouetter et fendre l'air.

Elles s'étaient payé de belles tranches de rigolade, toutes les cinq, et à coups d'éclats de rire, elles avaient réussi à faire face à ce qu'il y avait de moins risible.

C'était drôle : même maintenant, en entendant le rire en trilles de Ming dans la cuisine, c'était la jeune fille et non la femme qu'Anna voyait – à la place d'une silhouette ronde et trapue de femme mûre, elle voyait le corps dense de Ming à l'adolescence. Et elle continuait à se représenter les cheveux

de Ming comme un rideau noir et brillant qui lui arrivait à la taille au lieu du respectable dégradé poivre et sel entretenu toutes les six semaines.

« C'est trop fort, Anna ? » demanda Helen qui était en train de lui masser les pieds et les jambes.

Elle baissa les yeux jusqu'aux doigts épais d'Helen posés sur son mollet. Il ne restait plus un muscle sur ses jambes athlétiques. Depuis toujours, elle taquinait Helen en lui disant qu'elle n'avait pas des mains de peintre mais de docker. Les doigts élégamment fuselés de Georgia O'Keeffe, ça, c'était des mains d'artiste. Mais les mains d'Helen lui faisaient du bien. Ça faisait du bien d'être touchée. Elle n'aurait pas cru en avoir envie, et pourtant. Quand Helen ralentit, Anna étendit son autre jambe sur ses genoux en la glissant sous ses mains. *Je vais prendre soin de toi*, articula Helen en silence. Helen, qui avait toujours besoin d'arranger les choses. Qui, plus de quarante ans auparavant, avait juré à Anna d'être sa meilleure amie et n'avait jamais failli à sa tâche. Elle allongea le bras pour effleurer sa main.

Molly, tendue vers l'avant, les coudes sur les genoux. C'était sa façon à elle d'écouter. Tout en muscles. Son corps entier était attentif. Et, exactement comme Anna aurait pu prédire qu'elle allait le faire, Molly pencha la tête, son menton à fossette levé vers la voix de Caroline.

Anna n'était pas venue dans le salon depuis des jours. Il y avait presque trop de choses à regarder. Chaque mur était recouvert de tableaux qu'elle avait achetés ou reçus en cadeau. Ici, sur la table, dans un saladier en verre bleu, des centaines de minuscules étoiles de mer ramassées à Point Reyes. Là, fixée au mur, la sculpture en ferraille qu'elle avait dénichée à Provincetown. Entassés sur une étagère, des bocaux de plumes de cardinal rouge. Elle avait passé des heures à les choisir et à les disposer. Toute cette collection de jolies choses – comment avait-elle fait pour accomplir

tout ça ? Tous ces voyages et ces aventures. Ce souci de la beauté.

Anna ferma les yeux. Elle écoutait. Elle connaissait par cœur les intonations et inflexions des voix de ses amies. Jusqu'aux pauses de Caroline pour trouver le mot juste. Elle ressentait un bien-être qu'elle ne s'expliquait pas. Qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Et qui était en partie dû au fait qu'elle n'avait plus à se forcer.

### *Les Vieilles Amies*

C'était à la fin de la première année de collège qu'elles en avaient fait leur nom officiel. La blague avait duré toute une après-midi, mais elles aimaient les sonorités. Ce côté permanent. « Les Vieilles Amies ». C'était une profession de foi : les personnes qui entreraient désormais dans leur vie – l'année prochaine par exemple, ou bien plus tard, au lycée – auraient beau avoir l'attrait de la nouveauté, voire devenir des amis pour la vie, elles ne feraient jamais partie des « Vieilles Amies ». Elles ne vont pas sortir les T-shirts customisés ni faire une annonce officielle à grand renfort d'applaudissements. Mais elles aiment comment ça sonne. Façon groupe de rock. Ou série policière. Et les cinq filles tombent d'accord : c'est comme ça, un point c'est nous.

### *Secret*

Quelques jours plus tôt, l'aîné s'était retrouvé seul dans la chambre avec elle.

« Mamounette. » Il lui tenait la main.

Elle hocha la tête pour montrer qu'elle était réveillée.

« Maman, j'ai un secret à te dire. »

Elle sourit. C'était son premier enfant. Un adulte, à présent. Dire qu'elle avait passé tant d'années à s'inquiéter sans raison pour Julian. Un petit garçon timide, de ceux qui jouent dans le coin de la cour d'école où les pavés laissent place aux herbes folles, un petit garçon qui enfonce des bâtons dans la terre, heureux et grave, sans se soucier des autres qui courent tout autour de lui. « Je t'ai eu ! » crient-ils en tapant sur une épaule – jamais la sienne. À la sortie des classes, elle avait mal de le voir heureux tout seul. Elle aurait voulu qu'il soit au milieu du terrain de jeu, à choisir les équipes en se faisant appeler capitaine.

Il était là, cet homme doux, toujours discret, avec un rire en hoquets de petit garçon, jamais plus heureux que dans les bois à chercher des morilles noires et de l'ail des bois.

« Maman, répéta Julian, j'ai un secret. »

Elle hocha la tête.

« Tu peux ouvrir les yeux ? »

Elle aurait fait n'importe quoi pour lui. Ses paupières étaient lourdes, comme du plomb, plus lourdes encore que le traitement qu'elle suivait, lourdes d'une pesanteur qui accablait ses os, ses veines.

Elle ouvrit les yeux.

Superbe. Il avait le visage de son père, son auréole de cheveux sombres et bouclés. Il était en contre-jour. Elle voyait la dentelle des rideaux et, à travers eux, les arbres du jardin. Sa dentelle à elle, sa fenêtre avec ses guirlandes de cristal et le jardin qui avait été le terrain de jeu de ses trois enfants. Désormais, tous ces objets ne lui appartenaient plus que par un fil ténu.

« Oui, mon chéri. »

Il dit : « On va avoir un bébé. »

Une bouffée de bonheur. Les miettes à sa disposition. Même ces derniers jours, elle s'était sentie heureuse, par

moments, parfois autant qu'elle avait mal. Mais c'était la douleur qui l'emportait.

« On ne veut pas que les gens le sachent. Pour le moment. À part toi. »

Le bébé de son premier bébé. Elle avait tellement aimé les contours de cet enfant à naître au creux de son ventre qu'à l'arrivée du terme, elle avait espéré que l'accouchement durerait, elle avait voulu que chaque instant soit exceptionnel, le savourer pleinement, et pendant des années, ses amies avaient plaisanté en racontant qu'après des heures de travail, prostrée dans un havre de souffrance en dents de scie, elle avait réclamé des antidouleurs à cor et à cri. Mais à la fin, il y avait eu ce bébé, la perfection de ses lèvres, de ses mains, de ses pieds, et elle n'avait plus jamais été la même.

Elle se redressa dans son lit et embrassa son fils. « Tu seras un père merveilleux », chuchota-t-elle. La main sur son épaule, elle posa sur lui un regard qu'elle voulait lucide et droit. C'était un cadeau d'elle à lui. Sa mère en train de contempler le père qu'il allait devenir.

Un souffle de vent entra par la fenêtre, une brise de printemps, un dernier secret bien gardé.

Elle sourit. « Je ne le dirai à personne. »

## *Éternelles*

« Je mentirais si je disais que tu n'as pas déjà eu meilleure mine. » Helen enfonça son pouce dans la voûte plantaire d'Anna. « Mais là encore, on va s'en sortir. » Elle fit courir ses doigts maculés de peinture le long du mollet noueux de son amie. Plus un seul muscle à palper. Ses mains courtaudes se promenaient sur sa jambe.

« Cette fois, il n'y a qu'une porte de sortie, Heli, dit Anna.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua Helen. Et on a toute la journée pour trouver une solution. » Ce n'était pas la première fois qu'Anna se retrouvait au trente-sixième dessous, les lentes promenades dans les couloirs rectilignes et aseptisés de l'hôpital, Anna agrippée à un déambulateur en train de dire : « Franchement, Helen, ça sent le sapin. » Helen ne manquait jamais de repartie : « Ma belle, tu aurais dû voir ta gueule il y a un mois. » La Vérité – avec un *v* majuscule – qu'elles s'étaient promise étant petites. Facile quand on a sept ans et qu'on croit à l'amitié pour la vie. Ou douze ans et la tête farcie de belles idées. Mais les choses s'étaient corsées en grandissant, à mesure que la vérité devenait bancale et les encouragements indispensables. Helen repensait aux bourdonnements et vrombissements du service des soins intensifs. Le matin, elle tirait les rideaux et se postait au chevet d'Anna, intubée et endormie : « Salut, beauté, disait Helen. Tu manques un paquet de trucs chouettes. Alors dépêche-toi de guérir. »

Mais la vérité et les encouragements ne faisaient pas tout : il fallait être vigilant. Sauf qu'Helen avait merdé. Et pas qu'un peu. Pendant des années, elles s'étaient appelées tous les jours. Même de simples messages vocaux permettaient de maintenir le contact. Ces dernières années, avec ses expositions à Dubaï, Hong Kong, Miami ou Paris, Helen téléphonait de fuseaux horaires improbables.

« Je t'appelle de demain, s'émerveillait-elle depuis Sydney.

— Alors comme ça, on est toujours la coqueluche du monde de l'art ! » Anna interdisait toute modestie à Helen.

Quand elle lui demandait de ses nouvelles, Anna soupirait dans le téléphone : « Je ne suis toujours pas entrée au panthéon du rock'n'roll, si c'est ce que tu veux savoir.

— Eh bien magne-toi, chérie. On n'est pas éternelles. » Et elles éclataient de rire pour se protéger du malheur.

Mais cette fois, Helen avait relâché ses efforts, et ça n'allait pas être facile de rattraper le coup. Elle appelait tous les jours, mais avec tous ses voyages, elle avait du mal à garder le fil, et elle avait mis deux semaines à se rendre compte qu'Anna ne répondait à aucun de ses messages. Helen avait fredonné un air de country sur son répondeur en regardant par une fenêtre d'hôtel à Prague : « *Hey, love ain't a one way-street* – l'amour n'est pas une rue à sens unique. »

Puis, une semaine plus tôt, lors d'un dîner à Rome, elle avait décroché et entendu la voix noyée de Ming : « Il faut que tu rentres immédiatement, Helen. »

## *Chien*

Zeus grognait. Zeus, le caniche miniature, le pelage en bataille, collant comme une bardane – telle une pantoufle jetée par terre –, Zeus sorti de nulle part alors qu'Helen était nichée sur la causeuse bleue avec Anna, Zeus montrant ses minuscules dents.

## *Fini*

1. Fini les intraveineuses. Pas une de plus.
2. Fini d'enchaîner les journées à la *Thank God I'm Alive* – les promenades en raquettes qui faisaient craquer la couche de glace sur le chemin du jardin pour aller voir la vue depuis la falaise, ou les soirées de fin de semaine à onduler au micro, le cœur battant au rythme de la musique tandis que son groupe entonnait le dernier couplet de *The Harder They Come* – avant qu'un poids ne revienne s'installer sur sa poitrine.
3. Fini de cacher la misère, jusqu'à devoir s'arrêter pour reprendre son souffle entre la voiture et la porte d'entrée –

*C'est juste un coup de froid. Avec la fin de l'hiver, tout le monde dans la Vallée a attrapé froid* –, jusqu'à ce que le coup de froid se transforme en pneumonie, que Reuben la trouve pelotonnée sous les couvertures et que le médecin réclame un PET scan complet.

4. Fini les scans.

5. Fini de demander ce qu'il voit à Bobby, le manipulateur dégingandé à queue-de-cheval, de l'entendre dire : « Je suis manipulateur, Anna, je ne sais pas lire ces trucs-là » et de lui répondre : « Arrête tes conneries, Bobby. On fait ça depuis trop longtemps, alors s'il te plaît, dis-moi ce que tu vois. »

6. Fini les rémissions.

7. Fini les rechutes.

8. Fini l'équipe médicale qui propose de lancer un nouveau protocole.

9. Fini les cargaisons de médicaments.

10. Fini cette quatrième rémission qui l'avait propulsée au sommet de la vague – oui, salut la compagnie, me revoilà –, de retour au cœur battant de l'existence, à tout vivre plus intensément que jamais : le centre de mathématiques dont elle avait la direction au lycée, les sorties entre amies, les concerts du samedi soir avec le groupe, ses enfants qui l'appelaient le souffle court pour lui confier leurs espoirs – un boulot, une histoire d'amour, toutes ces choses qu'ils avaient l'habitude de raconter à Anna quand leurs appels ne commençaient pas par un hésitant : « Comment tu te sens, aujourd'hui, maman ? »

### *Toutes les faims*

« Je peux manger un peu. » Contre toute attente, Anna avait un petit creux. Aussitôt, elle regretta d'avoir prononcé

ces mots. Trop d'empressement sur le visage de ses amies. Ce branle-bas de combat pour lui apporter à manger. Toute cette agitation. Et tout cet espoir. Helen cala les coussins en velours beige dans le dos d'Anna pour qu'elle soit bien droite.

« C'est trop », dit-elle quand Ming posa le bol sur le banc de circur de chaussures qui faisait office de table basse. Molly suivit, déposant une planche en bois avec du pain et du saumon près de la soupe. Elles étaient impatientes de la nourrir comme une enfant.

« Mange ce que tu veux », exulta Ming d'un ton triomphant lorsque Anna prit une cuillerée de soupe du bout des lèvres.

Ming était folle de joie de la voir avaler le velouté d'épinards et de champignons. Ses joues rondes en rosissaient de plaisir. Anna se força à porter à nouveau la cuillère à ses lèvres. C'était un problème – elle n'avait pas tout à fait renoncé à rendre les gens heureux. Surtout pas Ming. Anna savait qu'elle n'aurait jamais réussi à faire face à ce que son amie avait affronté – les crises d'épilepsie de sa fille Lily. La terreur quotidienne du grand mal, les ambulances et les traitements abrutissants. Puis cette opération chirurgicale d'avant-garde. Qui avait certes été couronnée de succès, mais il y avait quand même eu des années entières de moqueries enfantines et d'ajustements permanents – non, se disait Anna, avoir un enfant en mauvaise santé l'aurait brisée.

La lampée de soupe chaude et veloutée était un délice. C'était un autre problème. La nourriture était une source de plaisir. Un autre genre de beauté. Elle n'avait jamais compris les gens qui aimaient manger à plusieurs. La nourriture, c'était du plaisir en bouche. Parler aussi. Mais les deux ensemble, moins.

On échangeait les dernières nouvelles. Ce n'était qu'une diversion. Elles ne la lâchaient pas des yeux, évaluant la quantité de nourriture ingurgitée.

Elle découpa un petit morceau de saumon et le laissa fondre contre son palais.

Molly était en train de confier ses inquiétudes aux autres. Elle avait trouvé un sachet d'herbe dans le tiroir du bureau de Tessa. À quelle fréquence sa fille fumait-elle ? La plupart du temps, elle était complètement renfermée sur elle-même. Il y avait eu de grosses disputes. Molly passait les doigts dans ses cheveux courts. « Vous ne la reconnaîtriez pas. »

Anna se dit qu'il serait utile de rappeler à Molly qu'au printemps de leur deuxième année de lycée, elles faisaient le mur chaque après-midi pour aller fumer des joints dans les bois. Les sachets et les boîtes à pellicule pleins d'herbe n'avaient pas manqué. Les affrontements avec les parents non plus.

Mais c'était déjà un tel effort de porter la cuillère à sa bouche, d'avaler la soupe.

Elle se contenta de penser : Ça va aller, Molly.

Molly et Serena. Leurs deux enfants. À l'époque, c'était révolutionnaire – une femme avec une femme, un couple mixte, des enfants : Molly était de tous les combats. Dix-huit ans plus tard, elles avaient toutes dansé à leur mariage. Molly avait une maison dans la banlieue de Boston, à quelques kilomètres de l'endroit où elles avaient grandi. Un cabinet de psy florissant. Sa crinière autrefois dorée était devenue argentée, avec la coupe courte et droite de sa mère. Serena parlait d'arrêter la chirurgie pour prendre sa retraite.

On était des gamines. Laisse le temps au temps, pensait Anna, et les Vieilles Amies finiront par être vieilles pour de bon.

Puis elle se rappela ce que son fils lui avait dit. Son magnifique secret. Sa paternité naissante. Était-ce hier seulement qu'il était venu se confier à elle dans sa chambre ? Elles étaient ses amies les plus proches. Elle avait bien le droit de fanfaronner devant elles. Elles avaient été enfants ensemble et étaient devenues mères ensemble. Elles auraient compris ce que ça signifiait pour elle. Mais elle tiendrait sa langue.

Même avec Helen à qui elle disait tout. Elle arrivait à peine à la regarder dans les yeux. Pourtant, elle ne dirait rien. Elle n'avait plus rien à donner à son fils à part sa parole.

### *Quand*

D'abord Ming, puis Anna la même année, puis Caroline, puis Helen, et pour finir Molly, avec deux filles nées du même donneur anonyme de la banque de sperme. À elles toutes, il y en avait douze. Malgré tout, elles continuaient à s'en étonner. Un des enfants criait : « Maman », et n'importe laquelle d'entre elles, sans interrompre ce qu'elle était en train de faire, était susceptible de répondre : « Oui ? »

### *Et autres bonnes nouvelles*

À la fin, elle aurait les cheveux longs. Ses cheveux à elle. Il y avait eu une première perruque, faite main, hors de prix, trouvée dans un magasin de Newbury Street à Boston. Mais avec la frange lisse, Anna avait l'air d'une jeune épouse orthodoxe. La fois d'après, elle avait opté pour le synthétique bon marché avec toute une collection de perruques, une brune et une rose, un mullet, une coupe au bol. Une en hommage à Stevie Nicks. La troisième fois – franchement, à quoi bon se voiler la face ? –, un bob en coton certains jours, un bonnet en laine les autres.

### *Mousse*

Elles débarrassèrent Anna du legging et du T-shirt qu'elle portait depuis une éternité, et en lui faisant franchir la porte

de la salle de bains, Molly lança à Helen un regard l'air de dire : « Je le sens pas. » La serviette qu'elles avaient enroulée autour d'elle tombait. Pourquoi n'avaient-elles pas laissé l'infirmière s'en charger ? Molly se posta dans la douche avec Anna, Helen à l'extérieur pour la tenir de l'autre côté. Elles continuaient leurs bavardages. À croire qu'elles faisaient ça depuis toujours, comme à l'époque où, après une après-midi de jeux et avant de lancer le dîner, elles entassaient leurs enfants dans la baignoire. Helen et Molly se coordonnèrent. Elles firent mousser le savon d'une main sans lâcher Anna. Sa peau était granuleuse et sèche, marbrée de bleu et de violet. Ne risquait-elle pas de s'érafler, de peler à la moindre caresse ? Elles vérifièrent les gerçures, les égratignures. Il n'y avait pas de plaies béantes. Molly leva un bras, et Helen passa sa main sous son aisselle. Helen souleva l'autre bras, et Molly en fit autant. Elles ne parleront de ce corps à personne : il n'y avait pas de mot pour décrire cette jambe. En revanche, Helen avait des ragots sous le coude. Un type qu'elles avaient connu au lycée était en prison. Un autre – vous vous souvenez d'Eddie ? – était en pleine tourmente conjugale, sa femme était partie avec son professeur de yoga. Elle s'était quand même fait un gros tas de blé. Apparemment, il était assis sur plusieurs millions. Qui l'eût cru ? Elles étaient d'accord pour dire qu'au lycée, Eddie était plutôt pas mal mais sans intérêt.

« Tu n'as pas fait des trucs avec lui ? » demanda Molly à Anna.

Ses lèvres étaient bleues, son corps parcouru de tremblements. Molly fit signe à Helen de fermer le robinet.

« Si, tu as fait des trucs avec Eddie. »

Helen déplia une serviette tandis que Molly faisait passer le pied d'Anna au-dessus du rebord de la douche.

« J'ai fait des trucs avec pas mal de mecs, répondit Anna.

— Quelle bande de petits veinards », dit Molly en la stabilisant le temps qu'Helen l'emmailote dans la serviette.

## *Histoire de l'art, chapitre 1*

Les doigts d'Helen dessinent sur la toile de son jean. Elle ne peut pas s'en empêcher. C'est son truc à elle. Regarder et évaluer. La distance entre les corps. La silhouette fluette d'Anna sur la causeuse en velours. Le groupe formé par les autres, en train de gesticuler, penchées sur elle, avec leurs visages aux traits tirés et tendus, comme un écho à des siècles de scènes d'agonie. La pièce. La lumière diffuse. Qui n'avait pas peint ce moment ? Rembrandt, Picasso, Munch. Des tableaux du Christ entouré d'autres hommes. La toile d'Alonzo Chappel représentant la chambre de Lincoln remplie de la foule venue lui rendre hommage. Elle esquisse les contours. La ligne rigide du dossier du canapé. Les femmes qui se pressent autour d'Anna. Son visage pâle à la teinte bleutée, déjà lointain, plus tout à fait des leurs, mais avec une dernière lueur de courage. C'est une constante de l'iconographie. Il y a toujours un personnage au regard fuyant. Et un autre tourné vers le spectateur d'un air implorant.

## *Chœur*

« En fait, je me sens plutôt pas mal. Bizarre, non ? » Anna avait les yeux brillants, le rose aux joues. Elle se redressa et envoya valser le coussin en velours calé dans son dos.

« Tu as l'air en pleine forme », dit Helen d'un ton encourageant.

Anna entonna le refrain des Bee Gees : *Stayin' alive, stayin' alive*, et les autres reprirent en chœur en agitant les bras :

*Ah, ha, ha, ha, stayin' alive.* Anna chantait d'une voix forte. Caroline se joignit à elle. Elles poussaient la chansonnette ensemble depuis des années – Aretha, Poco, Cat Stevens –, et même quand elles faisaient les andouilles, le résultat était honorable. À leurs oreilles, en tout cas.

« C'est la soupe. » Ming rayonnait. « Je considère que c'est grâce à moi.

— Je ne voulais pas que vous veniez aujourd'hui, admit Anna. Je trouvais ça trop pathétique, trop dramatique. Mais je me sens bien. Pas comme d'habitude. Comme si j'étais en train de remonter la pente.

— Alors reprends le traitement, lâcha Helen. Tu t'en es bien sortie les fois d'avant. » Elle tenta d'adoucir sa voix. Moins de reproches. Plus de soutien moral. « Mieux que bien, tu es un genre de miracle.

— Je suis contente que tu te sentes mieux, dit Caroline.

— Ce n'est pas le sujet, rétorqua Helen. Anna est capable de s'en tirer. C'est une autre rechute. Rien de plus. Cette histoire de soins palliatifs à domicile, c'est ridicule. »

Helen appela Ming au secours du regard. Mais les yeux de cette dernière se remplirent de larmes, et elle tourna la tête.

Sérieusement ? Ce silence soudain et mélodramatique. Elles avaient déjà perdu deux heures à parler de tout et de n'importe quoi. Elles avaient toutes été témoins des précédentes rémissions. Il y avait des raisons d'espérer. Ce n'était pas seulement une question d'espoir : c'était une question de cohérence.

Helen s'extirpa de derrière Anna. Elle escalada le dossier du canapé pour se mettre debout. Elle en avait besoin. Pour voir leur visage à toutes. C'était ridicule. Alors qu'Anna venait de chanter à pleine voix *Stayin' alive*. De reconnaître qu'elle se sentait bien.

Elle jeta un regard à Anna, soudain pleine de vie. « Juste une question, lança Helen d'un ton de défi. Là maintenant, qui trouve que les soins à domicile sont une idée du tonnerre ? Levez la main ! »

Elle sautilla à travers la pièce en passant de l'une à l'autre comme pour le jeu du facteur.

« Allez, Ming, dis-moi. Tu es pour, toi ? » Quand Helen la toucha, Ming tressaillit.

« C'est la décision d'Anna. » Sa voix était sèche et nerveuse.

« Et depuis quand on ne se mêle plus des décisions des autres ? C'est pour ça qu'on est là. »

Fallait-il leur rappeler qu'à la dernière rechute, leur amie avait failli jeter l'éponge ? Rappeler à Ming l'éprouvante journée où Anna avait la bouche et la gorge tellement pleines d'aphtes à cause des médicaments que lorsqu'elle avait soufflé : « C'est fini. J'arrête », elles avaient toutes les deux répondu : « On comprend. » Il avait fallu que les frères d'Anna débarquent chez Helen pour qu'elle accepte à contrecœur d'ajuster le traitement. Un mois de plus, avaient-ils négocié, puis tu feras ton choix. Fallait-il leur rappeler à toutes que, moins d'un an plus tard, au resto thaï de Great Barrington où elles s'étaient retrouvées pour dîner avant le concert de Red Molly, Anna avait avoué qu'elle avait honte d'avoir envisagé d'arrêter le traitement ? Elle les avait remerciées d'avoir tenu bon. Il y avait déjà eu tant d'apothéoses – « apothéoses », c'était le mot d'Anna. « Comme ce soir, avait-elle ajouté en souriant. Et le concert n'a pas encore commencé.

— Y croire pour toi, c'est notre boulot, s'était empressée de répondre Helen. C'est pour ça que les amies sont là. » Sans transition, elles s'étaient mises à fredonner gaie-ment *That's What Friends Are For*, et Caroline et Anna avaient enchaîné sur *You've Got a Friend* de Carole King.

La voix d'Helen était implorante : « Et vivre d'autres apothéoses ? » Elle faisait les cent pas. Tant pis si elle avait l'air de la supplier.

« Tu viens de dire que tu te sentais bien. S'il te plaît.

— J'ai prévenu les enfants, Heli. Ils sont de mon côté.

— C'est stupide, Anna.

— Helen, arrête, intervint Molly.

— Tu n'as qu'à essayer un peu. » Quitte à mener ce combat seule, autant y aller franchement. « C'est quoi, le problème ? L'infirmière à domicile va piquer une crise ? Elle va tordre le cou à Anna parce qu'elle a changé d'avis ?

— Helen. » Anna tapotait le coussin à côté d'elle.

« Non. » Pour une fois, Helen ne se laisserait pas mener par le bout du nez.

« Je n'ai pas le choix. » La voix d'Anna était claire, tout sauf fatiguée ou chevrotante. Pas de trace de son entêtement habituel. C'était une voix franche et pleine d'amour. Une voix qui faisait mal. « Tu vas devoir vivre avec. »

Helen fit coulisser brutalement la porte vitrée de la véranda. « Moi, je vais devoir vivre avec ? C'est tout le problème. »

### *1965, des lapins, aussi*

Premier jour de la deuxième année de primaire. À la récréation, Anna forme un cercle avec les autres filles. Ses cheveux, coiffés en nattes serrées et épaisses, sont bien brillants. Et ses délicates oreilles percées ! Un minuscule grenat sur chaque lobe. D'où vient-elle ? Elle intrigue parce qu'elle est nouvelle. Elle raconte aux autres filles qu'elle a deux petits frères, un chien appelé Kissy, un chat nommé Sweets, et une corneille blessée qu'elle a trouvée avec son père. L'oiseau porte le même nom qu'elle. Anna. Les autres

filles s'écrient : « Une corneille qui s'appelle comme toi ? »  
Oui, son père et elle ont sauvé beaucoup d'oiseaux. Des lapins, aussi. Ils les relâchent après les avoir nourris et soignés. Elle a eu dans les bras des lapins amputés, écrasés par des voitures. Elle a mis des attelles aux pattes cassées d'oiseaux trouvés dans les herbes des marécages. Et elle a baptisé chacun d'eux de son nom à elle, Anna.

Des années plus tard, au mariage d'Anna et Reuben, Helen avait levé son verre de vin et raconté cette anecdote. « Imaginez un peu tous ces lapins. Soyons clairs : si ça ne tenait qu'à elle, on s'appellerait tous Anna. »

« Et là, dans cette cour de primaire, ajouta Helen quand les rires se calmèrent, j'ai décidé que je ne lâcherai plus ce petit phénomène des yeux. Que notre amitié serait l'aventure de toute une vie. »

Quand les derniers invités se retrouvèrent autour de deux tables poussées côte à côte, chacun muni d'une fourchette pour piocher dans les restes de la pièce montée à la crème fouettée, le père d'Anna vint s'asseoir près d'Helen.

« Sympa, ton discours, petite. » Il avait l'air joyeusement épuisé.

« Merci, monsieur Spark. Si on ne fait pas les choses bien pour sa plus vieille copine, on le fait pour qui ?

— C'est marrant. » Le père d'Anna but une gorgée d'un verre qu'Helen ne se rappelait pas avoir vu dans sa main quand il s'était assis. « Je voulais te dire qu'on n'avait jamais rien sauvé. Aucun animal blessé. Ni lapin ni oiseau ni rien. »

Le problème, précisément.

Avoir bon cœur. Le cœur brisé. À cœur ouvert. Le cœur sur la main.

Le cœur du problème ?

C'était dans son cœur. La joie au cœur, la mort dans l'âme.



N° d'édition : L.01ELHN000413.N001  
Dépôt légal : avril 2018